

élan aussi rapides qu'incroyables. Tout marcha de front. Il fit rentrer sous les drapeaux cent quatre-vingt mille hommes, créa une artillerie et un matériel immense, forma les gardes d'honneur, et termina toutes les grandes affaires qu'il avait commencées, entre autres celles du concordat, qui lui tenait le plus à cœur. Il avait appelé à Paris quelques-uns de ses maréchaux, pour leur procurer un peu de distraction, et, comme il le disait en plaisantant, pour leur faire changer d'air. En les envoyant prendre le commandement de leur corps d'armée, il fut envers eux généreux jusqu'à la munificence : il donna à Ney cent mille écus, et au maréchal Oudinot cent cent mille francs, parce que sa maison de Bar-sur-Ornain avait été brûlée.

Avant de quitter la capitale, Napoléon, effrayé par le souvenir de la tentative de Mallet, et voulant s'assurer que de pareilles entreprises n'auraient pas lieu, nomma l'impératrice régente ; et afin de la faciliter dans les graves travaux que sa nouvelle dignité lui imposait, il plaça près d'elle l'homme dans la probité duquel il avait le plus de confiance, son secrétaire intime, M. de Meneval, auquel il recommanda de lui écrire *directement et tous les jours* ; enfin, l'avant-veille de son départ pour l'armée, il organisa définitivement la nouvelle garde soldée, sous la qualification de *garde de Paris*, et la mit sous les ordres immédiats du ministre de la police.

Le moment décisif approchait ; le sort de l'Europe pouvait se décider dans une seule bataille. Napoléon allait avoir affaire à deux armées formidables, l'une russe, l'autre prussienne, qui toutes deux se croyaient sûres de la victoire, parce qu'elles avaient chacune leur souverain à leur tête. Cet ennemi, qui venait au-devant de nous, était de moitié plus fort en nombre ; il avait beaucoup d'anciens soldats et plus de six cents escadrons de cavalerie. Napoléon ne pouvait lui opposer que des bataillons de conscrits, tous fiers, à la vérité, de remplacer de vieux braves, et bien décidés à se faire tuer pour sa cause et celle de la patrie. Notre cavalerie ne comptait pas dix escadrons ; mais, en revanche, nous avions une artillerie formidable.

Napoléon partit de Saint-Cloud le 15 avril 1813, à deux heures du matin ; le 16, à minuit, il était à Mayence, et le 24 à Erfurth, qu'il quitta le 25 pour aller à Weymar, saluer la régente : c'était la seconde fois que, suivi de la grande armée, il allait visiter cette princesse : la première, en 1806, en descendant du champ de bataille d'Iéna, et cette fois en y remontant. Après dix minutes d'entretien, il s'élança à cheval et fit sa première marche militaire à la tête de l'escadron de service de la garde. Quoiqu'il avançât au pas, il avait peine à se faire jour au milieu des colonnes qui encombraient la route. De toutes les directions, les conscrits accouraient sur son passage et le contemplaient avec admiration, car la plupart de ces jeunes gens ne l'avaient jamais vu. Napoléon avait à ses côtés le prince de Neufchâtel, major général ; le duc de Frioul, grand maréchal du palais ; le duc de Vicence, grand écuyer, et le comte Daru, intendant général de l'armée ; venaient ensuite ses aides de camp, tous généraux ; les douze officiers d'ordonnance, dont le nouvel uniforme, bleu d'azur, relevé de broderies d'argent, était des plus élégants ; puis enfin les quatre pages de service et quelques officiers de santé. Le cortège était fermé par une foule de piqueurs et de gens de livrée qui conduisaient de nombreux chevaux de main. Cette première journée fut employée à se reconnaître : chacun avait pris sa place et son rang, l'ordre le plus parfait s'établissait. Personne ne doutait du succès de la campagne : on savait la victoire fidèle à nos aigles.

Le 29 avril on arriva, le soir, à Eskarisberg ; Napoléon se logea militairement dans une des maisons situées sur la grand-chambre à chaque étage ; après l'avoir visitée, il dit en soupirant au prince de Neufchâtel :

— Voici notre bâton de perroquet pour cette nuit.

La suite de l'empereur occupa les degrés de l'escalier, le

rez-de-chaussée et les paliers. Le bataillon de la garde établit ses bivacs et alluma ses feux sur la place même. Le lendemain, 30, Napoléon s'avantait sur la route de Weissenfeld, à la tête de ses colonnes, lorsqu'à deux heures de l'après-midi, la division Souham, qui formait l'avant-garde de l'armée, se trouva tout à coup en présence de deux divisions de cavalerie russe. Souham n'avait pas un cavalier, mais, sans attendre les ordres de l'empereur, il marcha à l'ennemi. Aussitôt les Russes démasquèrent douze pièces de canon ; les Français en mirent un nombre égal en batterie ; de part et d'autre la canonnade s'engagea et devint très-vive. Les Russes, voulant en finir, essayèrent plusieurs charges sur nos jeunes soldats ; mais ils furent vivement repoussés par les feux de file de leur carrés. Forcés bientôt de battre en retraite, ils abandonnèrent deux de leurs canons, et cette division de conscrits entra dans Weissenfeld en poussant des cris de victoire et en traînant à sa suite les deux pièces qu'elle avait prises aux Russes. Napoléon, qui s'était arrêté un instant pour les voir défilier, leur dit :

— Jeunes gens ! vous avez bien débuté. Vous venez de prouver que je pouvais compter sur vous.

Et sur toute la ligne les shakos s'agitèrent au bout des fusils, aux cris de *vive l'empereur !*... Le quartier général passa la nuit à Weissenfeld.

Le lendemain, 1er mai, à la pointe du jour, les avant-postes signalèrent une forte arrière-garde ennemie, qui s'était établie sur les hauteurs de Pozerna. Napoléon monte à cheval et va lui-même reconnaître la position : c'est le défilé de Rippach qu'il faut traverser pour déboucher dans les plaines de Lutzen. Ces hauteurs sont occupées par Wintzingerode, avec du canon et de la cavalerie. Aussitôt l'empereur ordonne aux troupes d'enlever cette position : c'est encore la division Souham qui est d'avant-garde. Cette belliqueuse jeunesse s'avance, et l'attention des vétérans se porte aussitôt sur ses manœuvres. L'action s'engage ; de chaque côté on se bat avec un acharnement égal ; mais dès le début, l'armée fait une perte cruelle : le maréchal Bessières est tué roide par un boulet.

A peine dix minutes se sont-elles écoulées que l'ennemi commence à reculer sous la mitraille de l'artillerie de la garde. Bientôt les jeunes soldats de Souham s'emparent des hauteurs. La division Girard, qui vient par derrière, franchit le défilé au pas de charge et aux cris de *vive l'empereur !* La division Marchand poursuit l'ennemi sur la route de Lutzen, tandis que Bienier et Ricard passent le défilé à la tête de ces valeureuses recrues, qui se déploient et entrent en ligne de l'autre côté. Mais déjà l'ennemi est en pleine déroute et l'affaire est décidée. Le gros de l'armée française suivit la route de Lutzen.

Au bruit du canon de Pozerna, le prince Eugène s'était vivement porté sur la droite. La division que le général Roguet ramenait à Napoléon se composait de troupes de la vieille garde qui avaient fait la campagne d'hiver : c'était l'élite de la grande armée. La jonction s'opéra, et les vétérans de Moscou tendirent la main aux conscrits de Paris. Dès le même soir, les grognards prirent les postes d'honneur autour d'une maison déserte où Napoléon établit son quartier général. La jeune garde dressa ses bivacs en avant de la pyramide de Gustave-Adolphe, près de laquelle Napoléon fit placer des sentinelles pour préserver de la hache des sapeurs les peupliers qui ombrageaient ce monument funèbre.

Sur les deux heures de la nuit, l'aide de camp de service prévint Napoléon qu'un aide de camp du vice-roi venait d'arriver au quartier général. C'était le comte Cornaro. Il le trouva occupé à signer le travail que chacun des ministres lui avait expédié de Paris. Le baron Fain avait devant lui plusieurs portefeuilles ouverts dans lesquels il remettait chaque pièce aussitôt que Napoléon en avait pris rapidement connaissance, car il ne signait jamais aucun papier avant de l'avoir lu ; puis, lorsqu'il eut congédié son secrétaire, il dit à l'aide de camp du prince :

— A nous deux, maintenant, et faites bien attention à ce